

der devant laquelle quelques grévistes se livrèrent à une manifestation bruyante. Des pierres furent jetées dans les vitres. Une déflagration entra dans l'usine. Mais les ouvriers avaient été licenciés à midi et les bâtiments étaient occupés par la gendarmerie et la police.

Un gendarme reçut une pierre à la tête. Les grévistes se sont ensuite réunis à la mairie.

Des détachements du 50^e d'infanterie occupent les usines Juillet, Pinette et Galland, dont les ouvriers, non grévistes, ont été licenciés.

Un escadron de chasseurs est attendu de Beaune.

Des préparatifs sont faits à la mairie pour loger les troupes.

Quelques violences furent commises cet après-midi devant l'usine Galland, par des groupes de grévistes contre un chauffeur non gréviste et, dans une bousculade, l'ingénieur Riboud fut renversé. Une porte de cette usine fut forcée et, contrairement à ce qu'on avait cru, il n'en fut de même à l'usine Pinette.

Vol au palais des Beaux-Arts

Lyon. — Un audacieux vol a été commis hier soir, entre six et huit heures, dans la galerie des antiquités, au palais des Beaux-Arts, place des Terreaux.

Les voleurs, qui ont dû se dissimuler lorsque les gardiens — ont fait évacuer le musée, ont fracturé plusieurs vitrines, après avoir essayé vainement de couper les épaisses glaces à l'aide d'un diamant.

Parmi les objets volés et dont le prix est inestimable, figure, toute la collection des monnaies d'or depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. De nombreux bijoux anciens ont également été enlevés, notamment une série de colliers, pendants et bracelets en or très anciens et d'une ciselure remarquable; on cite encore des bijoux d'une diamé romaine trouvés en 1841, dans une propriété de la montagne Saint-Barthélemy et qui sont d'un prix inappréciable. Non loin des vitrines hexagonales ornées de pilastres malandrin, se trouvait un médaillon contenant des œuvres originales de Rodin qui n'a pas été fracturé. On croit que les voleurs ont été dérangés ou qu'ils ont entendu du bruit, sans cela ils auraient exploré le musée de numismatique, contigu à la galerie des antiquités.

Un détail : les voleurs avaient préparé les mousses qui recouvraient les vitrines, dont ils se seraient certainement servis pour bâillonner l'imprudent gardien qui serait venu les dérangés.

On peut évaluer à cent mille francs le montant de ce vol.

Heureux gagnant

Bordeaux. — Le gros lot de 250.000 francs de la loterie des Enfants tuberculeux a été gagné par un jeune Bordelais de vingt-trois ans, Albert Ferrus, peintre en bâtiments, le neveu du secrétaire de rédaction de la *Petite Gironde*.

Quand la bonne nouvelle lui parvint, Albert Ferrus était occupé à peindre les panneaux d'une salle à manger. *Mlico* il abandonna blouse, pinceaux et pots de couleurs.

Je verrai plus tard ce qui me reste à faire, a-t-il dit. Pour l'heure, je n'ai plus à penser qu'à mon mariage, dont je voudrais voir avancer la date. Rien de plus.

Argus.

Labondance des matières nous oblige à renvoyer à demain la suite de notre intéressant feuilleton. FRANÇOISE.

LES THEATRES

Académie nationale de musique : *Astarté*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, poème de M. Louis de Gramont, musique de M. Xavier Leroux.

Voici un heureux moment pour la jeune école française. En moins de huit jours, nous aurons vu M. Xavier Leroux débiter à l'Académie nationale de musique, M. Gabriel Pierné donner à l'Opéra-Comique sa première partition importante, et M. Alexandre Georges franchir au Lyrique du Château-d'Eau la distance considérable qui sépare le théâtre du concert. La question n'est point de savoir si un succès d'égale durée, de pareille grandeur sera réservé ou refusé à ces trois tentatives, la réussite d'une œuvre ne dépendant pas uniquement de sa valeur propre, seule chose dont j'aie à m'occuper ici. Je veux simplement, avant de rendre compte d'*Astarté*, montrer que, à présent, nos scènes d'ordre, d'après jadis si difficile, sont largement ouvertes aux hommes nouveaux. Il y a une quinzaine d'années, quatre ou cinq compositeurs au plus, de célébrité éprouvée, étaient admis. Leurs pièces y paraissaient, chacune à son tour, comme par leffet d'une sorte de roulement bien organisé. Observez ce qui s'y passe à cette heure et appréciez la différence. Depuis que je tiens une plume, j'ai trop souvent réclamé, en faveur de la génération montante, le droit à se manifester, pour ne pas me réjouir quand ce droit lui est enfin accordé.

M. Xavier Leroux, a exactement le même âge que M. Gabriel Pierné. Après son Prix de Rome, obtenu il y a seize ans, il se dépensa moins hâtivement que l'auteur de *la Fille de Tabarin* et ne fit guère jouer que *Venus et Adonis*, ardente scène lyrique, aux festivals de l'Opéra; *les Perses*, vigoureuse suite symphonique écrite pour accompagner la tragédie d'Eschyle, à l'Odéon, et *Evangeline*, jolie légende dramatique, à la Monnaie de Bruxelles. Le public parisien ignorait donc comment le jeune musicien se comporterait à la scène. Celui-ci, pour le lui apprendre, a demandé à M. Louis de Gramont un poème discutabile en soi mais qui, cependant lui a permis, de témoigner de rares et fortes qualités. Je vais résumer brièvement.

Dans son palais d'Argos, Hercule a réuni et harangué ses guerriers. Il a le dessin maintenant, après tant de magnifiques travaux accomplis de combat avec eux Omphale, reine de Lydie et première de *Astarté*, à qui ne suffit plus, pour le triomphe de sa luxure, l'île de Lesbos, et qui s'apprete à conquérir le monde par la souveraine puissance de sa beauté. En vain Dejanire, triste épouse soupçonneuse, le supplie-t-elle de différer son départ. Ne l'écoutant pas, il lui fait adieu affectueux et se lance, suivi de ses compagnons de gloire, sur le vaisseau que la mer soulève. Mais un cri retenti, l'île, laissant s'éteindre dans le temple de Vesta, le feu sacré dont elle avait le garde vient de mourir, en un songe. Herculeaux pieds d'Omphale, il faudrait pour vaincre elle, quelque mystérieux talisman. Ce talisman, Dejanire le possède. C'est la robe rouge, que on a volé le sang d'Andromède. Nessus et qui, par son contact, doit embraser du seul amour brûlant, Hercule infidèle. L'île nomme donc au héros le manteau de femme et le vêtra.

À présent, sous les murs de Sardes, la jeune Athénie, terrifiée, se domptier, de couples. Puis le grand père d'*Astarté*, entouré des joyeuses de livres, de gâteaux et de fruits, des filles de Lesbos, le rassure. Il consulte l'oracle de celui-ci, a

prédit la défaite de l'ennemi, que perdra le mauvais désir. Hercule apparaît et disparaît assez à propos pour laisser ses soldats succomber sans prononcer un mot, sans risquer un geste, à la tentation des Lydiennes. Lui-même, quand il est en présence d'Omphale, jette à terre son poignard et dieu devenu homme, tombe aux genoux de la déesse devenue femme. Celle-ci, en effet, amoureuse et orgueilleuse, exige que la ville entière assiste à une si étonnante soumission. Pendant qu'Hercule reste prosterné, Phur procède à la cérémonie du culte d'*Astarté*. Ce sont d'abord des rites graves, des danses lentes, puis, peu à peu, une immense joie furieuse s'empare des prêtres et des prêtresses, des courtisanes et des gardes et c'est l'orgie mystique et frénétique de la passion et de la possession. Omphale tend les bras à Hercule qui s'y précipite.

Au matin, ils chantent leur bonheur sur le mode triomphal. L'amant n'avait jamais connu pareille ivresse, l'amante n'avait jamais tressailli sous une pareille étreinte. Phur dérange cet accord. Il montre à Hercule la fragilité de tels liens que, seul, le mariage rendrait durable. Omphale, à qui la chose est proposée, ne veut point y consentir et, devant la colère que son refus provoque, elle prie *Astarté* de remettre un terme à l'embarrassante aventure. L'île, que l'on amène, s'avance aussitôt, déguisée en garçon. Elle explique la mission dont elle est chargée et Omphale, qui devine son sexe et l'appelle la douce sœur d'Eros, lui permet de l'accomplir à la condition de rester avec elle et de ne plus la quitter. Leurs voix s'unissent tendrement et Hercule, maintenant vêtu de la tunique magique et en proie aux intolérables souffrances du feu, hurle et se tord. Il lance des lambeaux de la rouge étoffe contre les murailles qui s'embrasent. Et la ville aussi s'embrase et les cœurs et les corps s'embrasent et c'est à Lesbos qu'*Omphale* revient maintenant adorer *Astarté* et glorifier toutes les luxures.

Il me serait facile de signaler les assez nombreuses incohérences de ce scénario. Evidemment, je ne suis, de parti pris, ni pour « la pièce bien faite », ni pour « la musique bien faite », et je ne cesserai de préférer le génie libre et irrégulier au talent asservi et correct. Cependant, il faut, au théâtre, un certain ordre dans la manière dont l'action s'établit, une certaine netteté dans la façon dont les caractères sont exposés. Sans quoi, l'auteur court le danger de ne pas être compris. La fantaisie archéologique de M. Louis de Gramont ne me gêne point. Que celui-ci érige un temple de Vesta ou bon lui semble, tue Hercule en tel ou tel endroit de son choix, cela m'importe peu, si la psychologie de ses personnages m'apparaît clairement. Et j'ajoute : que, dans son poème, joliment rimé, d'ailleurs, tout le monde succombe à l'amour, seule passion mise en jeu, j'y consens, s'il me montre la lutte qui s'engage d'abord au fond des âmes. C'est cela que je n'ai pas vu hier et qui m'a manqué. Cependant, je le répète, le poème d'*Astarté* a permis à M. Xavier Leroux d'écrire une partition singulièrement remarquable en son inégalité très hautaine. Il serait donc injuste et inutile d'insister.

Cette partition est franchement, catégoriquement une partition d'opéra. Je n'ai pas besoin, je pense, de dire une fois encore, les raisons m'obligeant à croire que l'avenir de la musique française est dans le drame lyrique. Mais je n'ai pas besoin d'avancer, je suppose, de déclarer que je donnerais volontiers mille faux drames lyriques, composés sans conviction ni enthousiasme, pour un véritable opéra, conçu en pleine indépendance artistique. Les qualités dont M. Leroux témoigne dans sa nouvelle œuvre, qualités auxquelles je suis heureux de rendre hommage, sont précisément la conviction, l'enthousiasme, l'indépendance. Affirmer que celui-ci n'a pas été influencé par certains maîtres contemporains serait mentir. Richard Wagner le Wagner de *Tannhäuser* et de *l'Or du Rhin*; Emmanuel Chabrier, le Chabrier de *Gwendoline*; M. Camille Saint-Saëns, le Saint-Saëns de *Samson et Dalila*; M. Jules Massenet, le Massenet d'*Esclarmonde*, lui sont familiers, et il n'ignore point non plus nos grands ancêtres. Mais son exubérance, sa vigueur, son excès lui appartiennent bien en propre. Oui, chez lui, tout est excessif : la sonorité instrumentale et vocale, la force expressive, la durée des scènes. Il n'a nullement égard aux convenances du métier, aux habitudes de ceux qui l'écoutent, et il parle, il va tant qu'il a du souffle, tant que ça lui plaît. Il est jeune et ne s'en défend pas. Et comme il a raison ! C'est si rare aujourd'hui de rencontrer un jeune consentant à être jeune ! J'ai dit que sa partition était une franche partition d'opéra. Elle n'est point, en effet, bâtie selon le système du *leit motif*. Des thèmes assez nombreux et caractéristiques y sont rappelés de page en page, surtout au premier acte, celui des quatre que je préfère de beaucoup. Cet acte est une sorte de fresque d'une intensité de couleur, d'un éclat superbes. Les fanfares qui, du théâtre, répondent à l'orchestre, les chants héroïques d'Hercule, la déploration de Dejanire, son invocation au feu, ont un mouvement, une puissance extraordinaires. Les adieux de l'époux à l'épouse, largement, noblement déclamés, et où semble passer le souffle de Gluck, sont magnifiques. J'aime moins l'orientalisme du second tableau et j'avoue que les longs duos passionnés qui suivent ne m'ont pas paru aussi bien inspirés. Ils manquent de ce qui a été l'essentiel, la variété dans le sentiment. La faute en est, à mon avis, au librettiste, pour les causes que j'ai indiquées. Mais les cérémonies religieuses et orgiaques, le chœur final ne sont point à dédaigner. *Astarté*, au demeurant, a été favorablement accueillie. J'en suis ravi et j'applaudis joyeusement à ce bon et prometteur début d'un vrai musicien dramatique.

L'ouvrage est monté simplement et traditionnellement, quant à la mise en scène et aux décors, brillamment en ce qui touche à l'interprétation des rôles. M. Delmas tient celui de Phur avec une autorité, une ampleur, une simplicité incomparables avec une intimité supérieure, aussi, car M. Leroux a fait de lui un barbon de même qu'il a fait de son ténor presque une haute comète. Et M. Alvarez, quoique nettement masculin, j'ajouterais sûrement et sûrement, qu'une surprise saoulée d'un noble plaisir. Mlle Grandjean prête à Dejanire

le beau métal de son soprano, résistant et généreux, sa véhémence tragique, son style excellent, sa science affirmée de la déclamation lyrique. Mme Héglon joue et chante Omphale, comme elle jouait, et chantait Dalila, en en accentuant le caractère voluptueux, ce qui d'ailleurs est bien dans l'allure voulue; le compositeur, séduit par les notes basses de son contralto, a abusé, à mon sens, des effets de gravité qui, opposés aux sons élevés d'Hercule, ont quelque chose de sourd et de monotone. Mlle Hatto, en Iole, a de la délicatesse et de la justesse, et Mlle Vera Nimidoff, que l'on souhaiterait voir dans des rôles plus importants, dessine de manière charmante et adroite un personnage effacé mais de grâce extrême. Je nomme encore M. Daffite, Mmes Van Parys et Mendes, et je n'oublie point de citer les instrumentistes et les choristes qui obéissent de leur mieux à M. Taffanel.

Alfred Bruneau.

Théâtre Antoine : *Les Remplacantes*, comédie en trois actes, de M. Brieux.

Les Remplacantes sont une œuvre qui, dans les limites restreintes qu'a voulu lui donner son auteur, peut être tenue pour parfaite. Hier même, je faisais remarquer combien le théâtre va vers l'étude des questions sociales. M. Brieux s'est arrêté à une de ces questions très spéciales : celle de l'allaitement des enfants par leur mère. Il a transporté au théâtre cette question, réservée jusqu'ici aux Revues médicales. Il n'a pas craint le rire par lequel notre légèreté persiste à accueillir certains sujets, plus sérieux et plus graves pourtant que bien d'autres qui nous paraissent être d'importance. Il est vrai qu'il avait pour lui le précédent de Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci avait réussi à faire, grâce à la mode, des nourrices avec les grandes dames de Paris; et la mode fut forte à ce point qu'il fut de grand ton de se faire apporter les bûches à l'Opéra. Mais Jean-Jacques, dans sa campagne, était resté sur le terrain sentimental. M. Brieux n'a pas craint d'aborder le problème sous toutes ses faces, physiologiques aussi bien que morales. L'usage des « remplacantes », c'est-à-dire des nourrices à gages, est pour lui — qui a raison — une des causes des désordres physiques dont souffrent tant de femmes qui ont trompé la nature et se sont dérobées à ses lois. Cet usage est une source de mortalité, à la fois pour les enfants des riches et pour ceux des nourrices, élevés au biberon. Il amène encore une double démolition, chez les jeunes mères bourgeoises que l'accomplissement de leur devoir garderait de l'excès des plaisirs mondains, et chez les paysans qui, enrichis par leurs femmes, nourrices à Paris, s'éloignent du travail et deviennent paresseux et ivrognes. Cette thèse, où M. Brieux fait intervenir jusqu'aux accidents pathologiques des contagions, est exposée avec une lumineuse netteté. Mais, c'est là le grand art du poète dramatique, elle l'est sous forme théâtrale, en trois tableaux, deux rustiques et un bourgeois, qui sont d'un dessin exquis, faits de vérité condensée et choisie.

Le premier de ces tableaux est un intérieur de paysan, dans un village qui a la spécialité de fournir des nourrices. C'est l'industrie préférée de ses paysans. Le père Planchot, un vieux paysan «goûté» et rusé, n'a pas eu de cesse que son fils Planchot, marié à une belle fille, Lazarette, ne fit une nourrice de sa femme pendant ce temps-là. Planchot père et fils se donneront du bon temps. Car si ce vieux cultivateur est comme le soldat-laboureur de Desnoyers qui

... avait la charrue et le soc en horreur, il excelle à la culture de ce légume métaphorique qu'on appelle, au régiment, « la carotte ». Lazarette, très bonne mère pourtant et femme de tête qui, au village, sait faire marcher droit son homme qu'elle aime, cède à la pression de son beau-père, et, le cœur un peu gros, entre en condition chez Denisart, riche bourgeois de Paris.

Une fois en place, il faut bien le dire, Lazarette ne vaut pas beaucoup mieux que les autres nourrices. Honnête, elle écoute distraitement les propos galants du maître d'hôtel. Mais elle se fait paresseuse, exigeante, et se laisse gaver avec l'indifférence satisfaite de la vache à l'engraissement. Bref, Mme Denisart et sa belle-mère sont fort satisfaites d'elle, qui est contente de son sort. Comment se passerait-on d'une bonne nourrice dans cette maison aimable, mais futile, où, entre les diners en ville, les lettres à écrire pour garder ses « relations », les conférences avec les modistes, les essayages de robes, les « five o'clock » et le reste, Mme Denisart ne trouve pas le temps d'aller embrasser son marmot — qu'elle adore pourtant ?

Cependant, un petit drame se prépare. Un homme du village, François, apporte à Lazarette des nouvelles de son propre enfant, et les détails qu'il en donne réveillent sa fibre maternelle, un peu endormie. De plus, François laisse entrevoir à Lazarette que « son homme », seul depuis six mois — on n'est pas de bois, même dans les forêts — pourrait bien attendre avec patience le retour de sa femme en allant en causer avec sa voisine Mme Jean, un peu mûre, mais au cœur tendre. Enfin, — ceci, c'est une idée de Planchot pour préparer une « carotte » — une dépêche arrive à Lazarette, lui disant que son petit est malade. La dépêche est ouverte par les bourgeois et le débat de conscience est comique et navrant en sa réalité, de savoir si l'on conviendrait pas de cacher la vérité à la nourrice, au moins un temps ? Lazarette est, pourtant, mise au courant et elle saute en chemin de fer, promettant d'ailleurs de revenir.

Mais la voici rentrée en sa maison. Tout y est à l'abandon. L'enfant n'est pas malade, mais le foyer est. Lazarette apprend que son mari, qui s'est dit un peu malade aussi, ne rentre plus chez lui, passant ses journées à chercher du travail, dans les cabarets et voisinant de plus en plus avec Mme Jean. Elle prend aussitôt son parti. Elle ne retournera pas à Paris, et elle se met à rétablir l'ordre. Un bon coup de balai d'abord, pour nettoyer la maison, et un autre ensuite, pour mettre à la porte Mme Jean après un bon crépage de chignons. Ensuite, elle s'explique avec Planchot, très regard, quand rentrait chez lui un peu gris et accompagné d'un vil ivrogne qu'on met dehors, il renouve sa femme d'explication est exigée, car la tendresse, se met de la partie, et c'est avec un peu au coin de l'œil que les époux reconquies, l'homme reprenant, la femme pardonnant, se ju-